

Adrian Voicu

UN COCHON ET
QUATRE BRAVES

Littérature humoristique

Stylit

S'il y a une chose dont on ne peut surtout pas douter dans la prose de l'écrivain Adrian Voicu, c'est son incroyable capacité d'extraire de la réalité ambiante un humour contagieux qui illumine toute la matière narrative qu'il façonne avec art. Ce tome ne fait pas exception. Il réitère la règle censée nous conduire vers les jours heureux de son enfance et de son adolescence, avec en prime un émerveillement qui se nourrit de son insatiable soif d'anecdotes mémorables et croustillantes.

Adrian Voicu a le talent d'un conteur hors pair et le regard capable de détecter la couche de drôlerie marrante, hilarante et souvent gaillarde qui fait de ces mots des dragées de bonheur qu'on savoure longtemps après la lecture. En cela, son incroyable talent consiste à convoquer en urgence sa famille, surtout grand-mère et grand-père, mais aussi villageois et même tout ce qui vit autour, animaux de la ferme et même ceux de basse cour pour créer de tout ce monde de personnages truculents dont la première qualité est leur attachante présence, comme un miroir grossissant où l'on peut voir la vraie nature des humains qui les entourent.

À l'origine de cet univers enchanté réside ce que l'auteur a gardé de son enfance et des histoires racontées surtout par son père durant les longues soirées d'hiver à la campagne : « Quand la nuit tombait [...] mon père me

lisait des contes immortels d'un livre oublié par le temps, avec des princes charmants explorateurs, des princesses et des villages aux noms magiques. [...] Et chaque soir, mon père me lisait la même histoire, mais à chaque fois différemment, avec des ajouts et des omissions, de sorte que le conte était nouveau à chaque lecture. »

Cette redite ne fait que réitérer les histoires qui s'enchaînent dans la mémoire de l'enfant et qui ressurgiront dans les pages de ce volume qui célèbre la grande fête littéraire proposée ici par Adrian Voicu. Les princes charmants et les princesses de son enfance se remettent en sel et poursuivent le rythme alerte d'un temps jamais oublié, jamais abandonné et restitué dans les pages de ce livre qui nous invite à redevenir enfants à notre tour.

Dan Burcea

Sommaire

La Trabant et les chaleurs porcines.....	8
Le chou, la hache et le troupeau de moutons.....	14
Le cerisier, la vieille et le chien.....	24
Les cloches, les cochons et le Mayak.....	31
Le calcul à la maison et la réalité sur le terrain.....	37
Les vieilles, les serpents et les bains thermaux.....	46
La liqueur, Satan et les œufs en plastique.....	51
Un cochon et quatre braves.....	54
Les noix, les coings et le renard dans le grenier.....	60
Des affaires de voisins.....	63
Prends aujourd'hui notre travail quotidien !.....	67
Vivant des hommages à de grandes réalisations.....	76
Haut, à la montagne, haut.....	89
La boulimie, la mort des rongeurs.....	99
Les folies et les applications militaires.....	102
La concordance avec la main et les yeux croisés..	116
Tendre une embuscade ou tendre pas, telle est la question !.....	120
Le plaisir instantané et l'inconnue dans les sous-vêtements.....	132
De gustibus.....	147
Trois mariages et un enterrement.....	150

LA TRABANT ET LES CHALEURS PORCINES

Peu de gens se souviennent, je crois, de la petite voiture en carton qui a réjoui des milliers de familles roumaines, et je parle ici de la majestueuse Trabant 601S, fabriquée par VEB Sachsenring Automobilwerke à Zwickau, en Allemagne de l'Est.

Maintenant, je me rends compte que je n'ai jamais demandé à mes parents pourquoi ils n'avaient pas opté pour la Dacia autochtone. Est-ce parce qu'on pouvait réparer la carrosserie de la Trabant avec de la colle et du papier ? Ou parce qu'elle n'atteignait sa vitesse maximale (60 km/h) que dans les descentes ? Ou parce que mon père tenait absolument à avoir une voiture étrangère de 10 mètres de long avec de la fumée à foison ?

Pour ne pas perdre la main, chaque été, mon père démontait le complexe moteur à deux cylindres et, comme à chaque fois après l'assemblage, il restait des pièces.

Le comble était que la vaillante petite voiture dissolvable faisait son devoir et, jusqu'à ce que nous atteignions la route nationale depuis notre cour, elle perdait encore une poignée de pièces qui s'étaient révélées superflues puisqu'elle continuait à rouler.

La plupart du temps, mon père les retrouvait, mais seulement pour une courte période, car les enfants du

voisinage venaient ensuite à notre porte en criant : « Tonton, je t'ai apporté un autre morceau de ta voiture ! »

Un vendredi avec un ciel bleu et un soleil parfait pour se baigner dans le ruisseau voisin, mon père m'appela, visiblement inquiet.

— Hé, la truie est en chaleurs, commença-t-il, visiblement préoccupé.

— Et alors ? Fis-je semblant d'être intéressé.

— Eh bien, il faut l'emmener au verrat, soupira-t-il comme s'il craignait ce qui allait suivre.

« Emmener la truie au verrat » était la procédure standard. S'il n'était pas possible de suivre la procédure standard, selon les écrits de la famille, on donnait à la truie en chaleurs une tasse d'eau de vie à chaque repas, et après deux jours de traitement, son feu diminuait comme si les pompiers intervenaient avec une lance.

Vu la façon de traiter le problème, il était clair que mon père ne voulait pas partager sa réserve d'alcool avec la truie, mais en même temps il voulait la débarrasser de ses désirs charnels, donc il ne restait plus qu'à suivre l'option classique.

Étant donné qu'Yves Montant était au champ avec son camion, que Bobby l'Aveugle avait sa charrette en panne, que Michel Huppe avait emmené ses chevaux en forêt, et que le dernier espoir, Pierrot Boulet, possesseur d'un fourgon, était allé réjouir une boulangère en chaleurs de la vallée de Nehoiu (ma ville natale en Roumanie), il ne nous restait plus qu'une option extrême pour transporter la truie vers le verrat : la Trabant.

Munis d'une clé de 14 et d'un tournevis, nous avons retiré la banquette arrière et le siège du copilote, puis avec les mêmes outils, nous avons guidé l'animal en chapeaux vers ce moyen de transport inusuel.

Avant de faire monter la truie dans la Trabant, nous avons réparti les tâches : mon père devait maintenir coûte que coûte la direction vers le verrat, tandis que ma mission était de faire en sorte que la truie se sente à l'aise et de veiller à ce qu'elle ne perce pas la boîte en carton à roulettes, c'est à dire la Trabant.

Après des calculs compliqués, des schémas d'improvisation et des faveurs des dieux, nous avons réussi à insérer la truie dans la Trabant, nous avons même réussi à nous glisser à ses côtés dans la voiture.

C'était une bonne année pour les cochons, comme en témoignait la longueur, la hauteur et le poids de l'animal, qui dépassaient largement ceux de la voiture en carton.

Cela dit, et pour avoir une idée complète, apprenez que le museau de la truie touchait le pare-brise, et que sa queue s'enroulait dans la serrure du coffre, l'ouvrant périodiquement.

Quand mon vieux a démarré le moteur qui grondait plus que n'importe quelle tronçonneuse, la truie s'est effrayée et a commencé à balayer le petit tableau de bord de la voiture avec son nez, se comportant comme si elle avait mis sa queue dans une prise électrique triphasée.

— Tiens-la ! Tiens-la, mec, elle m'arrache l'oreille, merde ! Cria désespérément mon père, tandis que moi, j'essayais de protéger mes oreilles des crocs de l'animal effrayé.

Après quelques minutes d'adaptation à l'environnement à l'intérieur de la Trabant, avec des gratouilles sur le ventre et l'énonciation de deux incantations gardées dans notre famille depuis des générations, la folie de la truie se calma, la faisant tomber comme une ivre sur le plancher de la voiture. Mon père m'a félicité sincèrement et nous avons pris la route.

Maintenant, je fais une pause dans l'histoire et je vous dis qu'entre notre maison et la nationale se trouvait le ruisseau qui donne son nom à ma localité natale, Nehoiu, donc.

À l'époque, il n'y avait pas de pont sur l'eau de Nehoiu et on ne pouvait atteindre la route qu'en traversant le ruisseau, puis en montant une pente de 30 mètres de long.

Pour revenir à l'histoire, je continue en vous disant que nous avons traversé le ruisseau sans problème, en disant adieu à un couvercle qui semblait s'être détaché de notre Trabant, puis nous avons commencé à monter la pente raide.

Le changement de position de la voiture a immédiatement fait surgir les démons sous la queue de la truie qui, avec un grognement sinistre, a jailli avec son museau ouvert près de l'oreille de mon père et s'est enfoncée dans le pare-brise.

— Oh, la vache, fais quelque chose, mon gars, elle m'a pincé l'oreille, putain de merde ! cria le vieux, portant une main à la partie blessée. Elle va nous causer un accident, putain de sa mère ! Tiens-la, tiens-la, car soit elle

sort par le pare-brise, soit elle nous renverse, cet animal maudit ! cria-t-il, cherchant d'une main à maintenir la direction et de l'autre à se tenir éloigné de la gueule de la truie.

Étant d'un naturel sensible et ne souhaitant plus être témoin des souffrances de mon père, des cris infernaux de la truie en chaleurs et, pour finir, afin de préserver mon intégrité physique, j'ai décidé qu'il valait mieux quitter la scène.

J'ai sauté par-dessus « 1, 2 » et, disant directement « 3 », j'ai jailli soudainement de la petite voiture qui rampait à peine camouflée dans un nu épais de fumée, n'oubliant pas de fermer la porte derrière moi.

Mon père, concentré sur sa mission, ne réalisa qu'il parlait tout seul à la truie qu'une fois arrivé à la nationale. Il descendit de la voiture, avec une traînée de sang sur sa joue droite, et se mit à rire avec les mains sur les hanches :

— Merde, petit bandit ! Je parlais comme un idiot à la poussière laissée derrière toi. Et je pensais pouvoir compter sur toi pour me défendre contre cette truie folle !

En retournant à la voiture, je constatai que la truie était détendue et grognait de contentement : elle avait baptisé l'intérieur de la Trabant avec le contenu de sa vessie.

Le chemin jusqu'au vertrat s'est déroulé sans trop d'incidents, si l'on ne tient pas compte du fait qu'elle a rongé jusqu'à ruine le rétroviseur et, pour qu'elle ne bouge pas, j'ai dû lui donner à manger une partie du rembourrage et la poignée de la porte de mon côté.

Lorsque mon père est allé la récupérer après deux jours, il ne l'a pas prise avec la Trabant, mais avec le fourgon de Boulet, car entre temps, il avait réussi à éteindre les chaleurs de sa boulangère.

Ma vie se déroulait normalement, convaincu que l'épisode d'amour porcin était consommé et que nous allions avoir des petits porcelets roses, quand, une semaine ou deux plus tard, voilà que le vieux apparaît avec une mine inquiète :

— Eh bien, mon fils, ce foutu animal a encore des problèmes sexuels ! Maudit soit celui qui achète encore des truies ! Les voisins sont à nouveau occupés, je ne trouve aucun d'eux, donc il faut qu'on répète l'opération et qu'on aille encore une fois avec la Trabant au verrat.

Aller avec la Trabant au verrat, je l'aurais fait avec plaisir, car elle avait encore des pièces pour un voyage. Mais avec la truie ? Plus jamais ! Alors, une soudaine et irréversible nostalgie pour un oncle d'une autre ville m'a frappé, raison pour laquelle je suis parti le jour-même avec le train de 16 h 00, laissant mon père se débrouiller seul avec la sexualité de la truie.

LE CHOU, LA HACHE ET LE TROUPEAU DE MOUTONS

Les vacances d'été étaient l'un des moments les plus attendus de l'année, tout comme d'autres événements de ce genre : les vacances d'hiver et de printemps, Pâques, Noël, mon anniversaire et chaque fois que je pouvais m'absenter de l'école en toute confiance.

Durant cette période merveilleuse et tant attendue, j'avais prévu avec mon grand-père de faire un saut jusqu'à la bergerie de Bulle le Berger, située à une quinzaine de kilomètres plus bas que ma ville natale, sur la route qui mène à Buzău, la capitale du département.

Mon grand-père avait été contaminé par la passion de la bergerie par Bulle lui-même, un berger sympathique et bavard, prompt à vider les verres d'eau-de-vie.

— Prends-toi quelques petits moutons, pas trop, peut-être 5-15, dans deux ou trois ans tu les doubleras, et tu verras que tu vas faire fortune en vendant du fromage et de la laine. Tu auras plein d'argent ! Bulle avait ainsi trompé grand-père.

Bien sûr, depuis deux ans, les moutons non seulement ne s'étaient pas multipliés, mais leur nombre avait même diminué d'environ quatre, Bulle mettant toujours la faute sur les ours et les loups.

– Mais seulement les miens, Bulle, putain !, s'était révolté mon vieux lors de la dernière réunion de schnaps.

– Papa Dimitri, tu devrais savoir que d'autres ont aussi des pertes, pas seulement toi. Regarde, si tu veux voir la situation actuelle, tu dois venir et les recenser ! Maintenant, pour être honnête, je ne sais même plus exactement lesquelles sont les tiens, proposa Bulle en vidant le douzième verre.

– Quel recensement, hein ? Le recensement n'est-il pas pour le peuple ? dit mon grand-père avec étonnement.

– C'est aussi pour les moutons, papa, ils ont commencé ça maintenant, à la Coopérative. Ils les peignent et les comptent. Et moi, je les mets ici, sur le carnet : deux verts – ceux de Tête Sec, cinq rouges – ceux de Possédé, cinq bleus – ceux de Culbutto, dix verts avec rouge – ceux de papa Dimitri, c'est-à-dire les tiens ! Hein ?

– Ah ! conclut mon vieux après avoir bu le schnaps. Mais tu ne disais pas que tu ne sais pas lesquelles sont les miens exactement ? Revenait-il, surpris.

– Écoute, j'ai dit que je ne sais pas exactement, je sais en gros, pas que je ne sais pas du tout. C'est-à-dire que je sais, mais pas exactement. Comprends-tu ? dit Bulle, tendant le verre pour qu'on lui remplisse. Écoute-moi, tu viens, tu les reconnais, tu les comptes, il y en a dix et c'est tout ! conclut-il avec un sourire sur son visage non rasé.

Après trois secondes à regarder le mur devant lui, mon papi se gratta la nuque et eut une révélation :

– Dix ? Comment ça dix, Bulle ? Il ne devait pas y en avoir plus ?

Bulle s'installa plus confortablement sur sa chaise, repoussa le verre, redressa sa voix et commença à les compter sur ses doigts :

— Eh bien, je ne t'ai pas dit il y a un mois que l'ours a pris la brebis qui avait l'agneau, que le tacheté est tombé dans le ravin et s'est cassé un pied, et que le plus vieux de tous a disparu ?

— Il s'est peut-être jeté devant l'ours, si tu dis que c'était le plus vieux, cligna mon papi les yeux d'une manière suggestive. Mais l'agneau, l'agneau où est-il ? revenait mon grand-père sur les positions de force de la conversation.

— Eh... il a été mangé par les chiens... quand il s'est battu avec l'ours. Il n'a resté presque rien de lui.

— Et celui avec le pied cassé ? Au moins j'aurais pu avoir un kilo de viande, non ? Soupira mon papi.

— Écoute bien, papa Dimitri, comme on se connaît depuis si longtemps et que tu as bon schnaps : quand tu viendras pour le recensement, je t'offrirai un plat de viande séchée et trois kilos de fromage. D'accord ?

Suite à la réponse affirmative, Bulle serra la main du mon papi et, avant de partir, n'oublia pas de lui rappeler :

— Mais n'oublie pas de m'apporter trois ou quatre litres de cette eau de vie, car c'est un médicament, je te jure, bon pour les palpitations cardiaques et pour dormir comme un enfant.

Et voilà comment, un jour, nous nous sommes réveillés un peu avant le lever du soleil, nous avons pris des provisions pour le chemin, l'alcool pour Bulle et nous sommes partis avec le bus de six heures.

Après environ 10 km, nous nous sommes arrêtés dans un village et avons grimpé les collines remplies de vergers de pruniers.

Des chants d'oiseaux bavards, de l'air frais, des arômes légers portés par la brise du matin, nos pas crissant dans l'herbe verte, été, soleil doux et chaud...

Au bout d'une demi-heure, nous entrions sur un petit chemin qui traversait directement la forêt.

Durant plus d'une heure, nous avons débattu sur la question des moutons qui mouraient seulement du côté du mon papi.

— Putain, comment ai-je été trompé par ce gars pour prendre des moutons ? dit mon papi en s'appuyant sur une souche couverte de mousse. Qu'ils vont se doubler, que je vais me remplir de laine et d'argent, alors que depuis deux ans, je peine à obtenir un peu de fromage, toute la laine, je lui ai laissée, et en plus, je continue de le payer ! Et attends de voir la débâcle : quand je vais arriver à la bergerie, il va me dire que je n'ai plus qu'un mouton et pour un seul, il ne fait pas de recensement, haha !

Dans une large vallée, entourée de forêts de trois côtés et d'un ravin profond, mais boisé de hêtres, de l'autre, se trouvait la bergerie de Bulle. Les chiens nous ont repérés à deux kilomètres et ont accouru vers nous.

C'étaient les plus grands chiens que j'aie jamais vus et à chaque aboiement, je sentais ma vie s'échapper de mon corps.

— Reste près de moi, mon poulet, car ils vont te déchirer, me prit mon papi par l'épaule. Hé, berger, appelle tes

chiens, hé ! cria-t-il de toutes ses forces, et l'écho lui renvoya ses paroles plusieurs fois.

Deux sifflements longs suivis d'onomatopées « niania » firent taire les énormes créatures.

— Cléo, César, Brutus, nia ! Laisse-le ! s'entendit alors et les chiens disparurent.

— Regarde, fit le vieux en me montrant derrière quelques taupinières, ils ne partent pas, ils restent ici en garde jusqu'à ce que le berger les appelle pour les nourrir ou jusqu'à ce qu'ils partent paître avec les moutons.

Après un quart d'heure, nous nous sommes salués avec Bulle et les quatre bergers sous ses ordres.

Le bidon de cinq litres d'eau de vie que grand-père avait sorti de son sac avait fait fleurir le visage de Bulle dans un immense sourire non rasé depuis deux semaines.

— Tu es le meilleur, papa Dimitri ! Regarde, reste ici et repose-toi, car nous allons justement emmener les moutons à l'herbe. Nous parlerons plus tard, quand nous reviendrons. Père Matou te préparera à manger, ajouta Bulle qui se mit à appeler les chiens et à faire sortir les moutons de l'enclos.

Père Matou était un vieil homme abandonné par le temps, avec trois dents dans la bouche et peu de cheveux sur la tête, mais très amusant et vif.

— Je suis venu ici, riait-il, parce que la Mort me cherchait chez moi. Elle a trouvé ma femme et moi, j'ai échappé. Cela fait cinq ans que je suis ici et je pense que je vais rester encore quinze ans avant qu'elle me trouve.

Il avait fait les deux guerres, avait eu trois femmes,

mais il n'avait pas eu de chance pour avoir des enfants.

— La première était stérile, la deuxième n'a pas voulu, et la dernière, lorsque j'étais prêt à le faire, elle est partie avec la Mort, haha !

De conversation en conversation, de blague en blague et de conte en conte, nous avons commencé à avoir faim.

— Matou, dit mon papi au bout d'un moment, as-tu quelque chose à nous mettre dans le sac à boyaux, car nous sommes sur la route depuis ce matin et nous avons un peu faim.

— Bah, mon vieux Dimitri, je n'ai que du fromage, du lait, deux choux et si tu peux faire un peu de polenta, ce serait bien, dit le vieux en montrant ses trois dents à mon grand-père.

— Mais alors, Bulle ne disait-il pas que tu devais préparer à manger ?

— Moi ? Se mit à rire le vieux. Moi, je suis qualifié pour traire les moutons, tu sais ! Si vous voulez à manger, prenez et faites quelque chose, car moi aussi j'ai faim, ajouta-t-il en riant.

Nous entrâmes avec mon grand-père dans la cabane des bergers, nous avons identifié deux pots avec du vrai lait, les deux choux et un pot avec de la farine de maïs.

— Eh bien, mon poulet, te souviens-tu comment ta grand-mère faisait du chou au lait ?

— Euh, ce n'était pas avec du lait aigre ?

— Aigre ou pas, tu ne vois pas qu'il n'y a rien ici ? Matou, as-tu un couteau ?

— Je n'en ai pas, car Bulle ne me le permet pas, s'en-

tendit le vieux. Il dit que je suis trop vieux pour jouer avec des armes blanches, haha !

– Merde, alors ! Et avec quoi coupes-tu le chou ? continua mon grand-père.

Nous avons eu du regret de ne pas avoir emporté nos couteaux, car chaque fois que nous allions à la coupe de foin, nous les mettions dans nos sacs, et maintenant, quand nous en avons besoin, nous cherchions à travers la cabane quelque chose qui coupe.

– Regard, mon poulet ! Sortit mon grand-père victorieux de derrière un tapis suspendu dans un coin, tenant une hache à la main.

Il prit une gorgée de lait, sortit, mit le chou sur un gros billot utilisé pour couper du bois, puis cracha dans ses mains et se mit à couper le chou vigoureusement, en cubes de la taille d'un poing d'enfant.

Il versa la moitié d'une casserole de lait dans un chaudron et le mit à bouillir sur des trépieds.

Après que le lait a commencé à bouillonner, il jeta une cuillère de sel et le chou finement haché avec la hache.

– Tu vas voir quelle merveille ça va donner ! Ta grand-mère va mourir de jalousie, haha ! Riait le papi en se frottant les énormes mains.

Nos oreilles s'étaient considérablement allongées de faim en attendant que le chou bouille, et nos ventres imploraient qu'on leur donne quelque chose, n'importe quoi.

Après avoir goûté l'étrange bouillon avec une cuillère en bois et avoir déclaré qu'il était prêt, mon papi est passé au chaudron pour la polenta.

Maintenant, de faim, j'aurais mangé même la paille de la cabane, mais le bouillon de chou avait l'air extrêmement douteux et avait une légère odeur de fumée, signe qu'une partie de la composition s'était discrètement collée au fond du chaudron.

Nous avons utilisé le billot de bois comme table.

Mon grand-père nous a généreusement servi du « chou au lait » dans des bols en terre cuite, à côté de polenta et de fromage doux.

J'ai lutté pour manger environ la moitié du bol, après quoi j'ai donné le reste aux chiens.

Mon papi n'avait pas semblé blessé dans son ego de cuisinier, il avait même léché son bol. Tout comme le père Matou.

— Mon pote Dimitri, t'es un vrai chef, dit le vieux berger ravi en se tapotant le ventre, tu me rappelles ma seconde femme et ses soupes. Mais les siennes sortaient plus fumées, haha !

Quand Bulle arriva avec les moutons et les autres bergers, ils burent d'abord quelques gorgées de schnaps, puis le « chou au lait » se mangea sans répit. Mon grand-père n'a reçu que des éloges.

— Mais tu n'étais pas censé faire à manger, papa Dimitri, dit Bulle après avoir dégusté la dernière cuillère dans le bol. Regarde, il nous a montré sous une bâche, dans la cabane, ce sac est plein de conserves de poisson, car ça plait à père Matou. Juste une polenta à faire et vous mangiez avec du fromage jusqu'à ce que votre estomac éclate.

— Pourquoi n'as-tu rien dit, Matou ? S'emporta mon

papi contre le vieux berger sans-dents.

— Donc, vous êtes venus à la bergerie pour manger du poisson ? Ceux-là sont mes provisions personnelles, car Bulle ne repartira pour la ville que dans dix jours. J'aurais dépensé trois jours de poisson sur vous, haha !

Comme il était temps, ils ont commencé à traire les moutons.

Fasciné par le phénomène, mais surtout par la vitesse à laquelle ils traitaient, je me suis porté volontaire pour vider les moutons de leur lait.

Père Matou est venu avec une brebis et me l'a mise sous le nez.

— Allez, vas-y, mon petit, car nous serons pris par la nuit, me dit-il et il s'en alla près de grand-père.

J'ai un peu observé le berger à côté de moi, qui, agitant rapidement les mains, faisait jaillir deux jets blancs de lait du ventre du mouton. Et quand j'ai été sûr d'avoir identifié les tétines ovines, j'ai serré fort.

Un bêlement apocalyptique a suivi, et l'explosion énergétique des pattes arrière de l'animal innocent m'a projeté dans le fumier, parmi des centaines de crottes.

Complètement surpris par l'attitude inattendue de la brebis, je me relevai, groggy, et regardais le groupe de bergers qui, avec mon grand-père, se roulaient par terre et ailleurs de rire.

— Ne te fâche pas, mon neveu ! S'essuyait les larmes le père Matou. À tous les curieux, je leur donne le Grand Blanc à traire, je me demande même comment il a encore des couilles !

Le malheureux vieux Matou m'avait donné à traire un vieux bélier dont les cornes étaient tombées.

Tard, à la station de bus, mon papi me prit par l'épaule et me dit :

— Eh bien, mon poulet, Bulle m'a encore trompé. J'y vais en bœuf et je rentre en vache.

— Comment ça ? Dis-je.

— Eh bien, il a dit qu'il donnerait de la viande séchée, mais j'ai fait à manger, le vieux Matou ne nous a pas donné de conserves, mais il t'a donné à traire le bélier et, cerise sur le gâteau, le recensement, nous ne l'avons même pas fait, parce que c'est pour ça que nous sommes venus.

Donc, je rentre trompé et sans argent, et je ne peux même pas me vanter d'avoir préparé du chou haché à la hache, haha ! Conclut-il en riant de bon cœur.